



Le temps, la poésie et Gabrielle Althen

COMMUNICATION DE LIONEL RAY

A LA SEANCE MENSUELLE DU 14 SEPTEMBRE 2013

Peut-être mon information est-elle insuffisante mais je ne connais dans le domaine de la poésie de langue française qu'une anthologie, une seule parmi les centaines d'anthologies existantes, qui ait inscrit dans son titre le mot *temps* : *Poèmes sur le temps qui passe* (Michel Allard). Le mot *espace* en revanche est plus souvent sollicité, c'est celui qu'Henri Michaux a fait figurer dans le titre de son choix de poèmes, *L'Espace du dedans*. Les poètes eux-mêmes rarement ont été tentés par l'emploi du mot en première de couverture. Mais c'est le cas par exemple de Marc Alyn (*Le Temps des autres*), Charles Le Quintrec (*Les Temps obscurs*), Philippe Jones (*Le temps hors le temps*), Georges-Emmanuel Clancier (*Passagers du temps*), Jean-Luc Steinmetz (*Et pendant ce temps-là*). Plus souvent des termes relevant du champ sémantique du temps sont retenus : *Les Heures claires*, *Les Soirs* de Verhaeren, les mots de saison, hier ou demain, années, minutes, instants, *Jadis et Naguère* (Verlaine), etc. c'est-à-dire des mots qui signalent une durée, ou la temporalité, un repérage dans la succession des instants, un parcours bien défini, une mesure. Le temps traduit en terme d'espace apparaît plus pertinent, plus évocateur, si tant est que le temps en lui-même nous échappe et nous ne savons pas exactement, parlant de lui, de quoi on parle. Gaston Bachelard a écrit une *Poétique de l'espace*, pas une poétique du temps. Récemment l'astrophysicien (et poète) Jean-Pierre Luminet a publié une intéressante anthologie : *Les Poètes et l'univers*. Plus de 400 pages, environ 160 poètes de tous les siècles et du monde entier. J'y ai cherché des références explicites au temps, elles sont rarissimes et peu significatives. En revanche le soleil, la lune, le ciel, les

firmaments, les comètes, les voyages cosmiques, l'appel de l'infini, l'harmonie du monde, sont bien là, et les apocalypses célestes.

Quel est le problème ? Le problème, c'est que le temps n'est pas visualisable, il est sans consistance, sans couleur et sans odeur, aucun volume, aucun poids, il est sans voix, il n'est pas observable à la différence des étoiles ou des particules. Et les mathématiques n'élucident rien qui nous conduirait à comprendre la nature du temps. Pas de définition. Sait-on d'où il vient ? où il va ? La question semble relever plus de la métaphysique ou de la théologie que des sciences. J'ai lu ou plutôt essayé de lire quelques astrophysiciens, Stephen Hawking, Etienne Klein, Hubert Reeves, d'autres encore. Je n'ai pas trouvé malgré leurs recherches, leurs hypothèses, leurs équations, quoi que ce soit qui réponde à nos interrogations au sujet du temps. Nous ne savons pas ce que c'est que le temps, en revanche nous savons qu'il existe, tel est le paradoxe, nous en avons l'intime conviction. Le temps est parce que nous sommes : nous naissons, vieillissons, mourons — du temps a passé. Et certes nous pouvons le mesurer ce temps qui s'en va et qui s'en va on ne sait où. Il y a les horloges, les dates, l'alternance des jours et des nuits et leur succession, les saisons, les calendriers etc. mais il serait abusif de confondre ce qui est mesuré et ce qui mesure. « Que demander au temps quand le temps ne peut être que le temps ? » dit le poète des *Fragments de l'inachevé*, Yves Namur. Et encore : « Là, / Dans le temps de nulle part / Nulle trace ne me conduirait là » (*Le Livre des sept portes*). Et aussi : « le temps / Est le nom impossible du temps. » Le temps « efface tout » dit-il encore. Effaceur de traces, cette idée que le poète se fait du temps rejoint le grand thème qui traverse la poésie depuis les origines et qu'on appelle communément « la fuite du temps ». J'y reviendrai.

Il y a un mystère du temps qu'aucun discours ne réussit à résoudre, pas plus le discours scientifique que le discours poétique. Cette question pose plus de problèmes qu'elle n'en résout. Le big bang aurait mis la flèche du temps en mouvement. Rien ne permet d'identifier le big bang comme origine première de l'univers et par conséquent du temps. Qu'y a-t-il avant le big bang ? il n'est pas pensable que l'univers, en expansion, soit sorti de rien, absurdité qui reviendrait à dire que le néant peut produire de l'être. Peut-on penser qu'il y eut un temps d'avant le temps ? « Le temps hors le temps », selon le titre de Philippe Jones ? Quoi donc avant le big bang ? « Dieu ou quelque chose comme ça », dirait Yves

Namur. Le pape Jean Paul II aurait eu cette parole à l'adresse de Stephen Hawking. : « Nous sommes bien d'accord, monsieur l'astrophysicien : ce qu'il y a après le big bang c'est pour vous ; et ce qu'il y a avant, c'est pour nous... » Mais certains scientifiques émettent l'hypothèse, et l'explorent, d'un monde sans bord et sans frontière, un monde qui n'aurait pas de commencement... — ce qui éliminerait l'idée de création et de créateur.

Mallarmé a fait l'expérience du fait que l'univers est impénétrable à notre pensée comme en témoignent tant de ses œuvres depuis son *Hérodiade* comme *Igitur* ou le *Coup de dés* ou *Toast funèbre*. Impénétrable ? serait-ce l'univers ou plutôt le temps qui l'innerve et qui nous donne l'impression sans doute illusoire elle aussi qu'il l'oriente et l'organise ? Il se pourrait bien que nos philosophies, nos métaphysiques, ne soient que chimères et mensonges, aussi glorieuses soient-elles. « Glorieux mensonges » disait Mallarmé.

Mais ce que montrent les poètes c'est que nous avons une connaissance intime ou plutôt une conscience du mystère du temps. Ce temps qui nous échappe et fuit. Pourrait-elle être objective (et par là objet d'étude scientifique) ? je ne le pense pas tant la perception du temps est dépendante pour chacun de nous des circonstances, et des fluctuations de la vie émotionnelle. Le temps est différent pour chacun d'entre nous, et variable selon les expériences diverses que chacun est à même de traverser. « Le temps c'est soi-même on le sait » écrit Philippe Jones. Aussi, et c'est encore autre chose mais inséparable du vécu psychologique, il y a « la réalité rugueuse à êtreindre » selon l'expression de Rimbaud. Il y a le domaine de l'inachevable (le temps sans aboutissement qui se puisse concevoir) et celui du ponctuel immédiat, délimité, brut en quelque sorte.

Tout le monde comprend que toucher à la question du temps n'est pas une mince affaire. Mais il nous faut abandonner la question du temps physique (objet d'examen pour la science) pour celle du temps psychologique qui est mouvement, succession ou répétition, et durée. Et quel rapport avec l'éternité ? sachant bien comme Jacques Réda que « ceux qui ont le goût de l'éternel meurent aussi ».

Je parlais tout à l'heure de la rareté du mot temps dans les titres des poètes. Le temps le plus souvent n'est pas affirmé, affiché en tant qu'objet premier de méditation ou de rêverie, à la différence de l'amour, la mort, la nature, la ville, la guerre, le regret d'un paradis perdu, le voyage, l'exil, l'érotisme, etc. si bien que

dans la majorité des œuvres il semble en retrait de tous les autres thèmes, en marge, annexe. Telle est du moins l'apparence à quelques exceptions près, celle de Rilke par exemple, ou de Baudelaire, encore que chez lui les poèmes centrés sur cette thématique, soient en nombre très limité, trois en tout et pour tout : *L'Ennemi*, *L'Horloge*, *La Chambre double*.

Pourtant je crois que la poésie, toute poésie, est en débat avec le temps, au même titre que tout poème a quelque chose à voir avec une quête d'identité (qui suis-je ? qu'est-ce que je fais en ce monde ?). « Le temps c'est moi on le sait. » J'en suis venu à penser que tout poème est poème du Temps. Et sans doute convient-il de reconnaître que la poésie est travaillée par le temps, en aucun cas elle ne se fait contre lui mais elle se fait avec lui et par lui. Je dirais qu'écrire (et lire) est une façon de prendre la mesure du temps qui passe. Aussi Philippe Jaccottet écrit-il : « ...d'un mot à l'autre tu es plus vieux. » En ce sens permettez-moi de citer l'un de mes titres de livres : *Syllabes de sable*, c'est ma façon de lier le temps du sablier et le langage. Rien ne se passe dans le poème que du temps qui passe. Ainsi m'apparaît le caractère temporel du lyrisme.

Les livres de poésie les plus remarquables où la question du temps est exposée de la manière la plus évidente sont ceux où la poésie s'approche au plus près de l'autobiographie même si les différences avec le récit narratif qui définit toute œuvre autobiographique sont importantes. Les *Contemplations* de Victor Hugo. *Le roman inachevé* d'Aragon.

Je m'en tiendrai à quelques remarques sur le premier cité. Il y a beaucoup d'expressions temporelles dans la Préface : « Vingt-cinq années sont dans ces deux volumes » « j'ai dans ce livre enregistré mes jours » « ma vie heure par heure » « une destinée est écrite là jour à jour » etc. La composition du livre elle-même en deux parties affiche ce souci de marquage du temps : *Autrefois 1830-1843*, *Aujourd'hui 1843-1855*. De même que les dates précises que Hugo inscrit au bas des poèmes. Et dans le titre du livre, *Les Contemplations* (serait-ce pure coïncidence tout involontaire ou jeu de mots) se lit et s'entend le mot *temps*. Le temps intime (l'enfance, les amours, la mort), le temps du monde et ses batailles littéraires ou politiques, le temps de l'humanité et de l'univers. Nous sommes loin du lyrisme atemporel de la tradition marqué par le haut langage, une langue hors du temps, rien à voir avec « l'universel reportage » dont parle Mallarmé dans *Crise de vers*.

Mais c'est ici le temps qui passe et l'éternité, le temps de l'histoire, la brièveté de la vie et la mort, l'adhésion du poète au devenir universel.

Les mêmes remarques ou voisines pourraient être faites à propos du chef-d'œuvre de poésie autobiographique d'Aragon, *Le Roman inachevé* (l'enfance et son mal secret, la jeunesse et les amours, les deux guerres, la naissance et les combats du surréalisme, Elsa, puis la leçon finale : « ce qu'il m'a fallu de temps pour tout comprendre », et l'adresse aux jeunes gens). Mais toujours, le temps qui passe et la nostalgie des époques heureuses :

Comme il a vite entre les doigts passé
Le sable de jeunesse
Je suis comme un qui n'a fait que danser
Surpris que le jour naisse

La nostalgie regrettante, ce thème court dans la poésie depuis Villon : « Je plains le temps de ma jeunesse [...] Eh Dieu si j'eusse étudié / au temps de ma jeunesse folle... »

On a dit que le temps passe (on le dit toujours) et l'on a cru tout dire ! En revanche, Aragon donne à l'un de ses livres, *Les Chambres*, pour sous-titre : *Poème du temps qui ne passe pas*.

Y a-t-il passage du temps, fuite du temps ? Une aimable et persuasive réponse à cette question fut donnée par Ronsard, et maintes fois dans son œuvre, lorsqu'il procède à ces invitations à l'amour dont il a le secret. J'en retiens une, dans le recueil des *Continuations des Amours* :

Le temps s'en va, le temps s'en va, ma Dame ;
Las ! le temps non, mais nous nous en allons,
Et tôt serons étendus sous la lame.

Ainsi donc, et c'est bien peut-être la seule chose dont nous soyons certains, ce n'est pas le temps qui passe mais nous, à l'évidence.

UNE APPROCHE SINGULIÈRE DE LA QUESTION : LA POÉSIE DE GABRIELLE ALTHEN

Lecture de Gabrielle Althen : j'ai vérifié dans quatre de ses livres, *Hiérarchies*, *Le Pèlerin sentinelle*, *Cœur fondateur*, *Vie saxifrage*, et constaté que rien n'autorise d'y voir un mouvement du temps de cet ordre, je veux dire rien qui peu ou prou s'inscrirait dans l'ordre d'une mobilité, d'un passage, d'une fuite. Même si le thème de la succession des moments, des instants, y apparaît mais c'est alors la chaîne, l'accumulation, la répétition qui est envisagée, du même au même.

Paysage du temps, le temps donné à voir

Dans *Vie saxifrage*, le temps est « étale comme une mer » puis immédiatement identifié à l'élément liquide : « tu peux entrer dans l'océan, tes yeux iront d'abord à l'horizon, et puis tu nageras, tu seras enveloppé ». Ainsi n'est-ce pas le temps qui serait doué de mouvement, mais nous, voués que nous sommes à l'immersion, nageant en direction de quelle rive ? lui, restant fixe, immobile : « Sans enfance ni âge, sans souci de la mort, le temps immobile travaille... » ou encore « le temps stagne avant la nuit ». Dans *Cœur fondateur*, la question est posée, le temps aurait-il une rive comme la mer : « La mer relève un peu la tête / Ce bord de sable est-il un bord du temps ? » Toute réponse est impossible, le poème n'en donne pas, on nage, on avance, on progresse, « l'infini pourtant ne se rapproche pas » (*Vie saxifrage*). Comme dans le poème de Hugo dans *Les Châtiments* (La Caravane) : « Ils vont, les horizons aux horizons succèdent, / Les plateaux aux plateaux, les sommets aux sommets. / On avance toujours, on n'arrive jamais ».

Paysage du temps, il est diversement donné à voir, mais de toute façon : opaque, défiant toute intelligibilité. C'est qu'il y a deux modes de perception du temps : « La montagne soulève son écorce. Peut-être n'en demandais-tu pas tant, toi qui hésites entre le temps vu de près et le temps vu de loin, la chambre et la montagne. » Ici le temps proche est le temps intime, celui de la chambre, serait-ce la chambre intérieure ? en tout cas le temps d'un lieu en retrait, protégé, resserré, replié sur lui-même. Là le lointain, massification du temps en hauteur et en épaisseur, immense, offert à tous. C'est le temps donné à voir mais « vu de loin » qui apparaissait déjà dans *Le Pèlerin sentinelle* et dont la signification se dérobe à

notre approche : « Le temps s'allonge entre la mer et la montagne / Tous trois demeurent impénétrables. »

Comme dans l'espace visible, l'une des marques du temps est la succession, la répétition. Dans *Cœur fondateur*, le titre de la première séquence de poèmes est : « De proche en proche », formule qui s'applique à l'avancée régulière dans un paysage découvert, parcouru pas après pas. Et elle s'applique aussi bien au temps (d'une minute à l'autre) qu'au mouvement de l'écriture (d'un mot à l'autre). Comme le suggère cette belle fin de poème dans « Le pays devant soi » : « Le monde phrase à phrase se reconstituait dans les vergers de ta chambre où tu souriais. Tu en revins avec de pleines cuvettes de soleil dont tu lavais le sol et nos paroles. » On se souvient que la chambre, selon Gabrielle Althen, est le lieu du « temps vu de près ».

Mais parfois la tonalité d'évocation du temps est moins souriante, lorsque notre poète évoque la succession, la répétition, du même au même, « dans le temps pauvre » :

Et toujours cette dure fatigue
Des jours pliés contre les jours
Et le matin tous les matins
Les tilleuls saturés de feuilles
Obstruent chaque fenêtre devant chaque pensée
Quand pèse l'absence de lumière
Tu ranges les objets
Le long des quatre murs
Tu as aussi rangé des événements
Aux quatre coins de ta mémoire
[...] Tu te crois séparée de l'amour
Avec effort tu relèves la tête
Et regardes si dans le temps pauvre
Passe un oiseau désert
Et derrière les tilleuls tu fais face
Et les jours passent après les jours
[...]

Procession du temps, les minutes, les heures, les nuits et les jours, défilé des jours vides, répétition du même au même, accumulation, « Et il y a tant de nuits tant de jours qui se ressemblent » et « la route va du même au même », les minutes, les heures, les matins, les nuits et les jours, c'est le temps qui s'accumule, le tas du temps, l'agrégat. Et « la route sera toujours la route ».

Moments de fatigue, solitude et désolation, ils contrastent avec la tonalité plus heureuse de l'ensemble de l'œuvre.

Matière du temps, l'eau, le lait, le sang

C'est le bonheur d'un présent étale, continu, perpétuel, qui est célébré dans *Le Pèlerin sentinelle* où apparaissent rassemblées l'idée de mouvement et celle de fixité, immobilité du vigile en position d'attente, errance et voyage du pèlerin, mais l'un et l'autre conjugués, liés, « interchangeables l'un à l'autre », figures du même, derrière quoi on peut envisager qu'ils sont figures du temps. *Du mouvement et de l'immobilité* du temps...

Mais je parlais du bonheur d'un présent perpétuel : « ...moi surprise par la rose de l'air, je frémis et m'avance. C'est un commencement sans passé ni avenir et la chose est si calme... »

Il arrive même que le temps soit vécu comme fête, c'est dans *Hiérarchies* : « Mortels qui mourrez, la fête temporelle est insatiable, mortels qui mourrez, la fête est diurne et sans obole... »

L'évocation du temps presque toujours est marquée de façon positive. Il y a en lui une lumière heureuse, une fraîcheur, nous sommes là aux antipodes du sentiment de Baudelaire pour qui le temps est *l'Ennemi*, infâme, implacable, le poète en subit l'inexorable tyrannie, le règne funeste, il apparaît dans *la chambre double* en spectre terrifiant et « avec le hideux vieillard est revenu tout son démoniaque cortège de Souvenirs, de Regrets, de Spasmes, de Peurs, d'Angoisses, de Cauchemars, de Colères et de Névroses ».

Rien de cet accablement, de cet écrasement, de cet étouffement dans l'œuvre de Gabrielle. Ou très rare, de façon toute passagère. Par exemple lorsque notre poète prend conscience de la bénignité, bienveillance ou légèreté du moment, comme dans cette page de *Vie Saxifrage* où passe quelque chose du climat spleenétique des *Fleurs du Mal* :

Jours à dents jaunes !
Ennui ! Tu me soumets aux agrégats du temps !
Accablement !...

Ici, de manière fugitive, le temps considéré comme succession et cumul de moments, avec les jours aux dents gâtées, constitue une sorte de conglomérat, c'est le tas du temps, compact, informe. Il est vrai aussi que *Le Cœur fondateur* nous parle de « la hache immobile du temps » — il y a là un suspens, une menace qui nous intrigue et nous interroge mais aussitôt la suite du poème évoque l'espoir du positif. Souvenir peut-être de Georges Pérec (*L'Histoire avec sa grande hache*). N'empêche ! sauf ces rares exceptions la tonalité d'ensemble n'est pas sombre mais lumineuse et la relation au temps souvent féconde, non blessante, non meurtrière. C'est que le temps est nourricier, maternel. Cœur fondateur nous parle ainsi de « l'heure mère » : « Et l'heure mère attentive et légère / Nous prodiguait le lait de sa maternité ». Autrement dit nous sommes les enfants du temps. Et Gabrielle Althen. nous donne à voir le geste ample et protecteur du temps, ses mains ouvertes qui enveloppent le cœur :

Le temps parfois dans la saison ouvre ses mains
Pour en draper le cœur

Parallèlement à cette relation du temps au lait maternel, voici la relation du temps au cœur et au sang, aux pulsations du sang. Temps et cœur sont déjà identifiés l'un à l'autre dans *Hiérarchies* où apparaît un vieillard (rien à voir avec le vieillard spectral, hideux, de Baudelaire) qui saisit le poète au poignet : « Le temps, me dit-il, c'est le cœur » Faut-il penser que le *fondateur* c'est le temps, il est signe de vie, on en prend le pouls, comme on le fait pour le sang, il assure la vie. Mieux, il bat comme le cœur. *Cœur solaire*, selon l'un des premiers titres de Gabrielle Althen. L'un des poèmes du *Pèlerin sentinelle* parle aussi d'un temps minéralisé, « la pierre du temps » jointe à « la pierre du cœur ».

Pour revenir à l'idée d'un temps nourricier, tel autre poème, *Blanc* (dans *Cœur fondateur*), lui donne une couleur ou tout au moins la suggère, c'est le *blanc*, titre de ce poème qui évoque le lys, une musique blanche, et « ses grands yeux

laiteux », et « le passage de l'ange / Précédant ce qui est / D'une blancheur coupante à nos lèvres d'aveugles ». Un poème de *Hiérarchies*, réunit le blanc, le cœur et la lumière : « D'urgence, il faut réintroduire la blancheur et le cœur dans le ventre de l'heure. Et il y a de maigres perles de lumière posées par la fenêtre sur le temps qui s'effrite » Là encore voici le temps donné à voir sous l'espèce liquide, fluide et limpide de gouttes qui sont « perles de lumière ». Une giclée de temps sur nos vitres et qui s'émiette, un temps séparé, voué à la dispersion, l'effritement.

Le sang, le lait nourricier, mais aussi l'eau évidemment : « Comme on allait à l'eau, toi, tu iras au temps » (*Le Pèlerin Sentinelle*). Ici le temps, « or fluide », participe d'une genèse, du moins de sa possibilité : « c'est l'annonciation du temps de ce qui pourra naître ». Dans *Cœur fondateur*, « Chaque fois que tu te baignes Tu deviens un poisson dans le temps / Cependant que la mer bouge un peu ses violettes profondes ». En fait d'un vers à l'autre, c'est à l'image analogique que nous sommes conviés, le temps est identifié à la mer où circulent et bougent poisson et violettes. La métaphore atteint ici un degré rare d'imprévisibilité et d'efficacité. (Cf. Claudel : « la mer, la grande rose grise, la mer aux entrailles de raisin » dans *Cinq grandes odes*).

On note encore dans *Cœur fondateur*, sans même qu'il soit besoin qu'une référence explicite au temps qui passe soit faite :

...de deux yeux fontaine instrumentale
Coulera l'eau qui passe
On ne sait d'où à où

À l'évidence l'image de l'eau donnée à voir fait songer à celle du temps : d'où vient-il et vers où va-t-il ? nul ne le sait. Mais le parallélisme est si parfait qu'on est convié à établir entre l'eau et le temps une relation d'identification. Le poème de ce point de vue travaille sur une modalité extrême de l'analogie : la métaphore in absentia. On garde en mémoire la comparaison du *Pèlerin sentinelle*, elle est on ne peut plus claire :

« Comme on allait à l'eau, toi, tu allais au temps »...comme on va à la fontaine...

MESURE DU TEMPS, LA PAROLE

Je n'ai garde d'oublier non plus dans *Cœur fondateur* le poème de la résurrection, il confirme de façon éloquente tout ce que j'ai tenté de vous dire jusqu'ici au sujet du temps « qui est le cœur » :

Combien de temps n'aurons-nous pas perdu
Le précieux sang du temps
Qui est le cœur
Mesure battue par les cigales plus assidues que nous
Cadence du ressac pouls du deuil incompris
Quand la parole est usage du temps
Et que la baie blanchit

Comment prendre le pouls du temps sinon par la parole qui l'investit, l'habite et le réemploie, la parole qui est comme le dit si bien Gabrielle Althen, « usage du temps » ?

Mais cette parole est incertaine et les mots ne sont pas sûrs. Voyez combien notre poète n'avance qu'à pas mesurés, précautionneux :

Entre l'éternité qui passe par ici
Et le moment arrivé de nulle part
Qui ne mène nulle part
Ah ! comme les mots que nous posons sur cette table
Et tous ceux que nous ne posons pas
Devront être attentifs. (c'est moi qui souligne)

Les mots pourraient-ils manquer à ce devoir d'*attention* ? Les voici soupçonnés de faiblesse, de fragilité, d'insuffisance. Mobilisés dans une fonction de témoins, on les voudrait garants d'une vérité qui n'est peut-être pas formulable. N'ont-ils pas pour fonction d'élucider ce qui est obscur plutôt que d'obscurcir ce qui est clair ?

Mais on sait depuis Verlaine, Rimbaud, Mallarmé, que l'art de poésie opère aux marges : la *méprise*, les effets de voix, le *flou* sont par eux valorisés. Verlaine

appréciait dans les *Vers nouveaux* de Rimbaud « des prodiges de flou vrai » et Mallarmé insistait sur la *suggestion*, l'allusif, le miroitement, les échos.

Il est une autre exigence, toute contraire, celle de la netteté, du défini aux contours non tremblés : Francis Ponge. Avant lui déjà Claudel voulait « plonger au fond du défini pour y trouver de l'inépuisable ».

Un bon « usage du temps » est-il possible si le temps (« arrivé de nulle part », et sans destination intelligible) échappe à toute saisie ? La relation entre le temps et les mots qui fixent le moment ou l'instant lui donnant contour et limite, est une relation entre le continu, le perpétuel sans début ni fin assignables et le fugitif éphémère promis par l'écriture à la captation, à l'inscription. Mais... « comme les mots devront être attentifs ! » prévient notre poète. C'est bien le moins qu'on puisse dire.

Sans doute l'acte d'écriture, le mouvement de l'écriture, répond-il à un défi dans la mesure où par l'acte d'expression, d'un mot à l'autre, s'opère un resserrement du temps, une saisie tout idéale. « Affaire d'éternité qui se concentre durant l'instant qui se prononce, le temps vibre sur l'arc » (*Hiérarchies*). Ici trois termes majeurs sont réunis : *éternité*, *instant*, *temps* et la flèche du temps qui implique mouvement, successivité, vitesse, est liée à l'éternité de telle sorte qu'on est invité à voir l'instant comme figure de *concentration* de l'éternel. Il s'agit bien à chaque moment du vécu de retrouver un petit goût d'éternité. Se pourrait-il que le sentiment de l'éternel soit perceptible au cœur de l'instant ? Faut-il en croire Hugo : « L'éternel est écrit dans ce qui dure peu » (*Les Contemplations*) ? ou Anne Perrier : « O désirable / Eternité / Dans la rose d'une heure » ? ou Rimbaud : « Elle est retrouvée / Quoi ? l'éternité / C'est la mer allée / Avec le soleil » ? Gabrielle Althen place les deux derniers vers de Rimbaud en exergue de l'un de ses poèmes de *Hiérarchies*... seulement les deux derniers. Le mot « éternité » serait-il trop vaste ? il faut convenir qu'il est présent dans toutes les mémoires, la citation toute allusive n'en a que plus de pouvoir. Dans les quatre livres que j'ai examinés, Gabrielle Althen n'a utilisé le mot « éternité » qu'une fois, une seule, et les mots *temps*, *instant*, *moment*, *jours*, et *heure*, plusieurs dizaines de fois.

Dans la mesure où les poèmes nous parlent de notre rapport au temps (et donc à la mémoire) ils nous parlent de nous, qu'il s'agisse du temps de l'âme ou du temps du monde, qu'il s'agisse de la brièveté de toute vie ou du temps infini de l'univers. La poésie de Gabrielle Althen en témoigne, superbement. Sans doute peut-on dire que la poésie n'a pas d'autre intention et pas d'autre raison d'être que de conjurer le temps.

Annexe ou post-scriptum, ces deux poèmes écrits *en marge de ma lecture de Gabrielle Althen* :

Le temps respire	dans l'éloignement
comme font les montagnes	comme la lumière
dont il est le secret	elle aussi inépuisable
et sa poussière en nous	scintille

Viendront d'autres errants	passagers
ensommeillés	voyageurs qui feront
halte	dans la maison du temps
à distance	de toute mort

Le temps comme la nuit se tait	nous restons
seuls à peine changés	et nous parlons
autour des feux	bagages dispersés
mémoire en cendre	regard affaibli

Années froides	qu'êtes-vous donc devenues ?
mais l'invisible	oiseau du jour en ce glacial janvier
s'affaire	à cause de la grandissante clarté
qui n'hésite pas	et change en or la cendre.

On peut aller jusqu'au bout du mot *sommeil*, au bout du mot *larmes* ou du mot silence ou du mot *fenêtre* ou du mot lampe

Mais il est impossible d'aller jusqu'au bout du mot temps parce qu'à l'intérieur du mot temps il y a l'éternité

On voudrait l'ensevelir dans la terre brûlante, le rendre au soleil ou au vide

Même les fourmis ne le dévorent ni l'araignée ni l'ours vorace.

Le mot temps est un ciel humide qui nous envahit jusqu'à l'os

Il nous attend quelquefois entre azur et forêt

Dans les caves de mémoire où il fait froid et faim

Au dehors il y a l'air simple sur les collines au large des saisons

Et il y a le temps encore et toujours qui nous consume et ne cesse

Pas.

Copyright © 2013 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cette communication :

Lionel Ray, *Le temps, la poésie et Gabrielle Althen* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2013. Disponible sur : <www.arllfb.be>